

Musique 29 nov. 1936 30

# Culture et Conformisme

Le Populaire 29 Nov 36

par André GIDE

Nous reproduisons ci-dessous un extrait du livre qu'André Gide a rapporté de son récent voyage en U.R.S.S., livre qui vient de paraître aux éditions de la « Nouvelle Revue Française », sous le titre : « Retour de l'U.R.S.S. », et que notre camarade J.-B. Séverac a analysé dans le Populaire du 24 novembre.

Les lignes que voici ont leur place tout indiquée dans une Page littéraire que nous avons mise sous le signe de la liberté de la pensée, sentant profondément que là où il y a orthodoxie et conformisme, il ne peut y avoir ni véritable élosion artistique, ni progrès culturel et que, comme le dit André Gide dans ce même livre : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Ce que la révolution triomphante peut et doit offrir à l'artiste, c'est avant tout la liberté. Sans elle, l'art perd signification et valeur. »

OOO

J'écrivais avant d'aller en U.R.S.S. : Je crois que la valeur d'un écrivain est liée à la force révolutionnaire qui l'anime, ou plus exactement (car je ne suis pas si fou que de ne reconnaître de valeur artistique qu'aux écrivains de gauche) : à sa force d'opposition. Cette force existe aussi bien chez Bossuet, Chateaubriand, ou, de nos jours, Claudel, que chez Molière, Voltaire, Hugo et tant d'autres. Dans notre forme de société, un grand écrivain, un grand artiste, est essentiellement anti-conformiste. Il navigue à contre-courant. Cela était vrai pour Dante, pour Cervantes, pour Ibsen, pour Gogol... Cela cesse d'être vrai semble-t-il, pour Shakespeare et ses contemporains, dont John Addington Symonds dit excellemment : *What made the play-wrights of that epoch so great... was that they (the authors) lived and wrote in fullest sympathy with the whole people.* (« Ce qui fit que l'art dramatique de cette époque s'éleva si haut... c'est que les auteurs vivaient alors et écrivaient en complète sympathie avec tout le peuple. ») Cela n'était sans doute pas vrai pour Sophocle et certainement pas pour Homère, par qui la Grèce même, nous semble-t-il, chantait. Cela cesserait peut-être d'être vrai, du jour où... Mais c'est précisément là ce qui dirige nos regards vers l'U.R.S.S. avec une interrogation si anxieuse : le triomphe de la révolution permettra-t-il à ses artistes d'être portés par le courant ? Car la question se pose ; qu'advient-il ? Si l'Etat social transformé enlève à l'artiste tout motif de protestation ? Que fera l'artiste s'il n'a plus à s'élever contre, plus qu'à se laisser porter ? Sans doute, tant qu'il y a lutte encore et que la victoire n'est pas parfaitement assurée, il pourra peindre cette lutte et, combattant lui-même, aider au triomphe. Mais ensuite...

Voilà ce que je me demandais avant d'aller en U.R.S.S.

— Vous comprenez, m'expliqua X...

ce n'était plus du tout cela que le public réclamait ; plus du tout cela que nous voulons aujourd'hui. Il avait donné précédemment un ballet très remarquable et très remarqué. (« Il », c'était Chestakovitch, dont certains ne parlaient avec cette sorte d'éloges que l'on n'accorde qu'aux génies.) Mais que voulez-vous que le peuple fasse d'un opéra dont, en sortant, il ne peut fredonner aucun air ? (Quoi ! c'est donc là qu'ils en étaient ! Et pourtant X..., artiste lui-même et fort cultivé, ne m'avait tenu jus qu'alors que des propos intelligents.)

« Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce sont des œuvres que tout le monde puisse comprendre, et tout de suite. Si Chestakovitch ne le sent pas de lui-même, on le lui fera bien sentir en ne l'écoutant même plus. »

Je protestai que les œuvres parfois les plus belles, et même celles qui sont appelées à devenir les plus populaires, ont pu n'être goûtées d'abord que par un très petit nombre de gens ; que Beethoven lui-même... Et, lui tendant un livre que précisément j'avais sur moi : Tenez, lisez ceci : « *In Berlin gab ich nach (c'est Beetho-*



André Gide.

ven qui parle), vor mehreren Jahren ein Konzert, ich griff mich an und glaubte, was rechtes zu leisten, und hoffte auf einen tüchtigen Beifall; aber siehe da, als ich meine höchste Begeisterung ausgesprochen hatte, kein geringstes Zeichen des Beifalls ertönte. » (« Moi aussi, il y a plusieurs années, j'ai donné un concert à Berlin. Je m'y suis livré tout entier, et je pensais être arrivé vraiment à quelque chose ; j'escomptais donc un réel succès. Mais voyez : lorsque j'avais réalisé le meilleur de mon inspiration — pas le plus léger signe d'approbation. »)

X... m'accorda qu'en U.R.S.S. un Beethoven aurait eu bien du mal à se relever d'un tel insuccès. « Voyez-vous, continuait-il, un artiste, chez nous, a d'abord à être dans la ligne. Les plus beaux dons, sinon,

seront considérés comme du « formalisme ». Oui, c'est cela que nous avons trouvé pour désigner ce que nous ne nous soucions pas de voir ou d'entendre. Nous voulons créer un art nouveau, digne du grand peuple que nous sommes. L'art, aujourd'hui, doit être populaire, ou n'être pas. »

— Vous contraindrez tous vos artistes au conformisme, lui dis-je, et les meilleurs, ceux qui ne consentiront pas à avilir leur art ou seulement à le courber, vous les réduirez au silence. La culture que vous prétendez servir, illustrer, défendre, vous honnira.

Alors il protesta que je raisonnais en bourgeois. Que, pour sa part, il était bien convaincu que le marxisme qui, dans tant d'autres domaines, avait déjà produit de si grandes choses, saurait aussi produire des œuvres d'art. Il ajouta que ce qui retenait ces nouvelles œuvres de surgir, c'est l'importance qu'on accordait encore aux œuvres d'un passé révolu.

Il parlait à voix de plus en plus haute : il semblait faire un cours ou réciter une leçon. Ceci se passait dans le hall de l'hôtel de Sotchi. Je le quittai sans plus lui répondre. Mais, quelques instants plus tard, il vint me retrouver dans ma chambre et, à voix basse cette fois :

— Oh ! parbleu ! je sais bien... Mais « on » nous écoutait tout à l'heure et... mon exposition doit ouvrir bientôt.

X... est peintre et devait présenter au public ses dernières toiles.

Quand nous arrivâmes en U.R.S.S., l'opinion était mal ressuée de la grande querelle du Formalisme. Je cherchai à comprendre ce que l'on entendait par ce mot et voici ce qu'il me sembla : tombait sous l'accusation de formalisme tout artiste coupable d'accorder moins d'intérêt au fond qu'à la forme. Ajoutons aussitôt que n'est jugé digne d'intérêt (ou plus exactement n'est toléré) le fond que lorsque incliné dans un certain sens. L'œuvre d'art sera jugée formaliste dès que pas inclinée du tout et n'ayant par conséquent plus de « sens » (et je joue ici sur le mot). Je ne puis, je l'avoue, écrire ces mots « forme » et « fond » sans sourire. Mais il sied plutôt de pleurer lorsqu'on voit que cette absurde distinction va déterminer la critique. Que cela fût politiquement utile, il se peut ; mais ne parlez plus ici de culture. Celle-ci se trouve en péril dès que la critique n'est plus librement exercée.

En U.R.S.S., pour belle que puisse être une œuvre, si elle n'est pas dans la ligne, elle est honnie. La beauté est considérée comme une valeur bourgeoise. Pour génial que puisse être un artiste, s'il ne travaille pas dans la ligne, l'attention se détourne, est détournée de lui : ce que l'on demande à l'artiste, à l'écrivain, c'est d'être conforme ; et tout le reste lui sera donné par dessus.